

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

DU JUDAÏSME RATIONALISTE.

Lorsqu'une période de plusieurs siècles a procuré une sorte d'indigénat, dans un grand pays, à un principe destructif de tout symbole positif de la foi de ses habitans ; lorsque ce principe si favorable à l'orgueil humain, se développant dans toutes ses conséquences, a pénétré tous les esprits réputés supérieurs, en fait de raisonnement et de science, au point que ce n'est qu'à la condition de l'adopter et de le soutenir dans toutes les productions scientifiques ou littéraires, que l'on peut espérer de prendre rang parmi les célébrités du siècle ; lorsqu'enfin la théorie du libre examen et de l'exégèse individuelle a sapé jusqu'à ce reste de foi qui semblait originellement s'appuyer sur les saintes Ecritures, faut-il s'étonner que l'incrédulité absolue ou mitigée gagne tous les systèmes religieux, et, à force de les simplifier au moyen du retranchement successif de tout ce que la raison de chacun juge superflu ou même déraisonnable dans les dogmes ou dans le culte, les réduise peu à peu au néant ? C'est la marche qu'a suivie le protestantisme chrétien, aujourd'hui dégénéré en pur rationalisme ; et cette téméraire critique des livres saints ne pouvait manquer de propager sa contagion parmi les érudits de la religion de Moïse.

Depuis long-temps la théorie dissolvante du libre examen fermentait au sein du mosaïsme allemand. La prétendue science protestante touchait de trop près les savans israélites de la Prusse et du nord de l'Allemagne, qui, pour la plupart, vont puiser leurs instructions aux universités protestantes de ces contrées, pour ne pas réagir sur leur orgueil et leur inspirer le désir de s'élever, eux aussi, au rang des philosophes dont les noms sont prononcés par toute la littérature théologique de la patrie de Luther.

La transformation du culte hébraïque en un culte purement théiste, et, sous ce rapport, conforme à celui des protestans éclairés, a été tentée et même effectuée en Allemagne, il y a vingt-cinq années. Le 18 octobre 1818, une solennité à laquelle prit part la population de Hambourg servit d'inauguration à un édifice religieux consacré au culte réformé adopté par les supériorités industrielles de la communauté juive de cette ville. Une Description de la ville et des établissemens de Hambourg, imprimée en 1836, donne sur le nouveau temple des israélites les renseignemens qu'on va lire :

« L'intérieur du temple est simplement, mais élégamment orné ; il s'y trouve un orgue et une chaire. L'orgue est placé au-dessus de la porte d'entrée, la chaire est élevée en face. La nef est occupée par des bancs entre les rangs desquels on a laissé un espace libre, pour s'y tenir debout ; ces bancs et cet espace sont exclusivement réservés aux hommes, les femmes prenant place dans les tribunes élevées des deux côtés de la nef. Les places des bancs sont numérotés et loués ; près de la chaire se trouvent deux rangs de sièges réservés aux étrangers.

« Le temple est placé sous l'administration de quatre directeurs et de plusieurs députés dont les fonctions sont gratuites. Deux prédicans sont chargés de l'exercice du culte ; ce sont les docteurs Kley et Salomon. Leur traitement, ainsi que la solde des *clercs attachés au service de l'Eglise*, sont payés sur la caisse du temple.

« Chaque samedi et chaque fête israélite, un service public est célébré dans le temple ; un sermon y est prononcé de neuf à dix heures du matin en langue allemande. Les prières liturgiques y sont alternativement récitées, en hébreu et en allemand. Les cantiques, au contraire, qui y sont exécutés par un chœur bien composé, avec accompagnement de l'orgue et sur des mélodies convenables, sont toujours chantés en langue allemande ; il en est de même des sermons toujours prêchés, comme il a été dit, en allemand.

« Plusieurs de ces sermons, qui offrent un grand intérêt, ont été publiés par leurs auteurs, les docteurs Kley et Salomon. Quelques volumes en ont déjà paru.

« La direction du temple songe à améliorer et augmenter le livre des cantiques, attendu que parmi ses thêmes actuels il ne s'en trouve pas toujours d'appropriés aux sujets des sermons, et déjà les plus célèbres poètes de l'Allemagne ont été invités à concourir à cette œuvre.

« Le local, trop petit, et sa fréquentation qui va toujours croissant, obligent sous peu à songer également à la construction d'un édifice plus vaste, les assemblées étant souvent trop considérables pour y trouver place.

« Les israélites de l'ancien rit célèbrent leurs offices dans leurs synagogues, établies dans d'autres parties de la ville. »

Toute personne légèrement familiarisée avec ce qu'on appelle le culte protestant, en reconnaîtra le caractère tout entier dans ce que nous venons d'extraire de la description de Hambourg. La seule nuance judaïque qui s'y conserve encore, ce sont les jours où se célèbrent les offices ; mais cette petite anomalie ne tardera pas à disparaître, comme *secondaire* ou *national*, et comme contraire d'ailleurs aux intérêts de la communauté judaïque, qui ne se plait guère au sacrifice d'une journée particulière à sa loi ; pendant laquelle ses affaires de commerce sont plus ou moins rigoureusement suspendues. Il n'y a que peu d'années que la synagogue de Berlin agita sérieusement la question de la célébration du dimanche à la place du samedi, attendu que le commerce juif perdait trop au chômage de deux jours par semaine.

Un philosophe-rabbin, le docteur Creiznacd, vient de fonder une secte rationaliste parmi ceux de sa religion, et le nombre de ses partisans, répandus dans toutes les capitales de l'Allemagne, s'est tout à coup déclaré par une multitude d'adhésions écrites. Ils s'engagent à renoncer à tous les rites, à toutes les cérémonies judaïco-liturgiques ; à ne plus regarder la circoncision comme un acte obligatoire, ni sous le rapport religieux ni sous le rapport civil, et enfin à croire et à reconnaître que le Messie est déjà venu, selon la croyance de la partie germanique, c'est-à-dire suivant les thèses anti-chrétiennes de l'école philosophique et protestante d'Allemagne, bien que l'on ne puisse encore préciser si c'est pour le Christ historique ou pour le Christ mythique que la nouvelle secte se décidera. Chaque jour amène de nouveaux sectateurs au judaïsme ainsi réformé, et de toutes parts il circule des listes de ses adhérens en pays étrangers. Trois docteurs célèbres en Israël ont entretenu, à ce sujet, une correspondance qui, dit-on, doit bientôt être rendue publique, et dans laquelle seront énoncés les motifs du schisme dont ces docteurs posent d'entre eux le premier fondement, dans l'intention, disent-ils, d'obvier, de leur côté à l'indifférentisme religieux qui dévore la société, et d'opérer un fraternel rapprochement avec les chrétiens.

Pour bien comprendre quel peut être le point de contact religieux entre le judaïsme réformé et le christianisme prétendu réformé, sorti de la doctrine fondamentale des novateurs du XVIIe siècle, il faut se faire une idée nette de la situation actuelle du protestantisme allemand. Ceux qui en suivent les différentes sectes, se divisent aujourd'hui en trois grandes fractions, savoir : Le piétisme évangélique, le théisme rationnel et le philosophisme nantéiste ou autolâtre. La première comprend ce qui reste de croyans dans le luthéranisme ou parmi les sacramentaires : c'est la religion officielle de la Prusse, religion vague et sentimentale qu'a adoptée la cour, et qui tire d'elle son équivoque vitalité. La seconde se compose des adeptes de la philosophie théiste, qui n'accepte guère que les deux dogmes proclamés par Robespierre : l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme, dogmes de conviction rationnelle, découverts par les puissances humides de la raison humaine, indépendamment de toute révélation divine. La troisième fraction du protestantisme, la plus nombreuse et la plus rigoureusement conséquente des trois, n'admettant que ce qui se voit, se touche ou se conçoit, ne reconnaît qu'un ensemble d'êtres, produit involontaire d'une puissance abstraite et ignorante d'elle-même, appelée nature, et dont l'homme, non pas individuel, mais collectif, est le roi immortel, et impérissable, du droit de son intelligence. Cette école circonscrit toute idée de l'essence divine dans la conscience de l'Être, et comme elle n'attribue cette conscience de son existence qu'à l'homme seul, elle n'hésite point à le proclamer Dieu et à décerner à l'humanité le culte suprême de l'âtré, qui devient ainsi l'adoration de soi-même.

Les piétistes évangéliques reconnaissent en Jésus-Christ la nature divine ; ils espèrent en sa rédemption, et par conséquent ils ne sauraient avoir, au moins jusqu'ici, un point de contact avec le judaïsme décidé. Les doctrines autolatres ne pouvant se réduire en une religion positive, en un culte public, se refusent, sous ce rapport à une fusion réelle des philosophes athées avec les fils d'Abraham, trop pénétrés encore de l'existence de Jéhova, le Dieu de leurs pères. C'est donc l'école théiste de la philosophie qui les entoure et les presse, qui seul peut offrir aux Juifs éclairés, sectateurs de la philosophie allemande, cet élément d'identification qu'ils recherchent. A cet effet, ils font bon marché de la mission divine de Moïse, des prodiges opérés par lui en faveur de leurs pères et de la législation religieuse, politique et sociale dont il leur a laissé le code. Distinguant, à l'imitation de l'exégèse protestante, entre ce qui est essentiel en matière de croyances, et ce qui, à leur jugement, n'est qu'accidentel, local ou national, il leur est facile

de réduire leur culte à l' inanité du culte protestant, c'est-à-dire au chant de quelques cantiques plus ou moins profanes et à la prédication d'une morale tout humaine.

Le culte, on le sait, n'est que l'expression publique et solennelle de la foi des sociétés. Or, le culte variant, il devient évident que l'altération de la foi a précédé ce changement. Par cette observation d'une incontestable vérité, l'on peut se convaincre que l'invasion du principe protestant dans la foi judaïque, pour être plus patente aujourd'hui, n'est rien moins que nouvelle. Ce qui, dans cette occasion, doit frapper vivement tous les esprits capables d'observation et de jugement, c'est que tout ce qui se rapproche du principe protestant tend immédiatement à s'éloigner du principe de la révélation divine, et à porter atteinte au respect des divines Écritures. Appliqué au christianisme, ce fait prouve invinciblement la radicale opposition qui se trouve entre le principe vital de la religion du Christ et celui de la rébellion protestante. Et puisqu'il en est ainsi, il devient évident que le protestantisme n'est l'antichristianisme, soit qu'il se manifeste sous les formes hideuses et définitives du panthéisme ou de l'autolaté, soit qu'il s'affuble du masque hypocrite qu'il ose appeler l'évangélisme.

Ce qu'il y aura de curieux à observer ce seront les inutiles efforts du jacobinisme réformé pour tomber d'accord sur une profession de foi commune à tous ses sectateurs. Ce labour sera au-dessus de ses forces, comme il s'est montré supérieur aux artifices de langage et à ce que l'on a bien voulu appeler le génie des premiers réformateurs.

#### EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. DE LAMARTINE.

*Saint-Point, 6 août 1843.*

« Jusqu'à présent on a beaucoup flatté le peuple. C'est à montrer qu'on ne l'estimait pas encore assez ; car on ne flatte que ce qu'on veut séduire. Pourquoi l'a-t-on flatté ? C'est qu'on faisait du peuple un instrument, et non pas un but. On se disait : La force est là ; nous en avons besoin pour soulever des gouvernemens qui nous gênent, ou pour absorber des nationalités que nous convoitons ; appelons le peuple à nous, environné de lui-même ; disons-lui que le droit est dans le nombre ; que sa volonté est le lieu de justice ; que Dieu est avec les bataillons ; que la gloire est le domaine de l'histoire ! que les moyens sont bons pour faire triompher les causes populaires, et que les crimes même s'effacent devant la grandeur et la sainteté des résultats, il nous croira, il nous suivra, il nous prètera sa force matérielle ; et quand à l'aide de ses bras, de son sang et même de ses crimes, nous aurons déplacé la tyrannie et bouleversé l'Europe, nous licencierons le peuple et nous lui dirons à notre tour : Tais-toi, travaille et obéis !... Voilà comment jusqu'à présent on lui a parlé : voilà comment on a transporté dans la rue les vices des cours, et donné au peuple un tel goût d'adulation et un tel besoin de complaisances et de caresses, qu'à l'exemple de certaines souverainetés du Bas-Empire, il n'a plus voulu qu'on lui parlât qu'à genoux. Ce n'est pas cela ; il faut lui parler debout, il faut lui parler de niveau, il faut lui parler en face. Il ne vaut ni plus ni moins que les autres élémens de la nation. Le nombre n'y fait rien. Prenez un à un chacun des individus qui composent une foule, que trouvez-vous ? mêmes ignorances, mêmes erreurs, mêmes passions, souvent mêmes vices qu'ailleurs. Y a-t-il là de quoi s'agenouiller ? non. Multipliez tant que vous voudrez toutes ces ignorances, tous ces vices, toutes ces passions, toutes ces misères, par millions d'hommes, vous n'aurez pas changé leur nature ; vous n'aurez jamais qu'une multitude. Laissons donc le nombre, et ne respectons que la vérité.

Votre tentative pour populariser l'histoire a réveillé en moi une pensée qui dort depuis dix ans dans mon âme, pensée que j'ai présentée à réaliser tour à tour aux grands partis et au gouvernement de mon pays, et qu'ils ont laissé tomber à terre avec indifférence, parce que ce n'était pas une arme de guerre pour se combattre, mais un instrument d'amélioration et de paix pour façonner la nation ; cette pensée, la voici :

« Je me suis dit : Notre liberté de la presse, notre gouvernement de discussion et de publicité, notre mouvement industriel, notre enseignement primaire surtout, institué dans nos quarante mille communes, répandant avec une profusion croissante l'enseignement élémentaire dans les régions inférieures de la population ; c'est à dire que tout cela donne la faculté, l'habitude et le besoin de lire à des masses considérables du peuple ; mais après leur avoir créé ce besoin, que leur donne-t-on pour le satisfaire ? qu'écrirait-on pour eux ? Rien. Notre éducation à nous, fils du riche, privilégiés du loisir, se continue sans lacune toute notre jeunesse, et même toute notre vie. Après l'enseignement élémentaire que nous suçons sur les genoux de notre mère, les collèges nous reçoivent, nous passons de là aux grands cours des universités ; nous entendons les maîtres célèbres que l'Etat salarie pour nous dans les capitales ; sciences, philosophie, lettres humaines, politique, tout nous est versé à pleines coupes, et si ce n'est pas assez, des bibliothèques intarissables s'ouvrent pour nous ; des revues, des journaux sans nombre, auxquels notre aisance nous permet de nous abonner, travaillent pour nous, toute la semaine ou toute la nuit, pour venir nourrir notre intelligence chaque matin de la fleur de toutes les connaissances humaines et provoquer notre esprit à un travail insensé et à une perpétuelle réflexion. A un pareil régime il ne meurt que ce qui ne peut pas vivre : l'incapable ou l'indifférent. La vie est une étude jusqu'à la mort. Pour les enfans du peuple, au contraire, rien de tout cela. Cependant ils ont leur part de loisir aussi. Les jours de fête et de repos, les veillées d'hiver, les temps de maladie, les heures perdues ; il

n'y a pas de profession où une part quelconque de la journée ou de la vie ne puisse être consacrée à la lecture. Combien d'heures oisives pour vos cinq cent mille soldats dans leurs garnisons, pour vos soixante mille marins sur le pont de leurs navires, quand la mer est belle, le vent régulier ; combien pour vos innombrables ouvriers qui se reposent ou se fatiguent d'oisiveté habituellement quarante-huit heures par semaine ; combien pour les femmes, les vieillards, les enfans à la maison, les gardiens des troupeaux dans les champs ! Et où est la nourriture intellectuelle de toute cette foule ? où est ce pain moral et quotidien des masses ? Nulle part. Un catéchisme ou des chansons, voilà leur régime. Quelques crimes sinistres racontés en vers atroces, représentés en traits hideux et affichés avec un flou sur les murs de la chaumière ou de la mansarde, voilà leur bibliothèque, leur art, leur musée à eux ! Et pour les éclairer, quelques journaux exclusivement politiques, qui se glissent de temps en temps dans l'atelier ou dans le cabaret du village, et qui leur portent le contre-coup de nos débats parlementaires ; quelques noms d'hommes à haïr et quelques popularités à dépecer comme on jette aux chiens des lambeaux à déchirer, voilà leur éducation civique ! quel peuple voulez-vous qu'il sorte de là ?

« Eh bien ! j'avais pensé à combler cette immense lacune dans la vie morale et intellectuelle des masses, non pas seulement par des livres qu'on prend, qu'on lit une fois et qu'on ne relit plus ; mais par le seul livre qui ne finit jamais, qui recommence tous les jours ; qu'on lit malgré soi, pour ainsi dire, et par cet instinct insatiable de curiosité et de nouveauté qui est un des appétits naturels de l'homme, c'est-à-dire par le livre quotidien, par le journalisme, ce n'est pas un caprice, c'est la succession même du temps marquée heure par heure sur le cadran de l'esprit humain.

« Créer un journal des masses quotidien, à grand format, à un prix d'abonnement qui ne dépasse pas cinq journées, d'attacher à la rédaction de cette œuvre, sans acception d'opinion ou de parti, par le sentiment même du bien à faire, et par de hautes et honorables rétributions de leur travail, tous les hommes qui, en France ou en Europe, marchent à la tête de la pensée, de la philosophie, de la science, de la littérature, des arts et même des métiers ; demander à chacun d'eux un certain nombre d'articles sur chacune des hautes spécialités où ils régneront ; à celui-ci la philosophie morale, à celui-là l'histoire, à l'un la science, à l'autre la poésie, à un autre la politique, mais la politique générale seulement et dans ses principes les plus unanimement, sans aucune polémique vive et actuelle contre les hommes et contre les gouvernemens ; les engager à faire descendre toutes ces hautes pensées de l'intelligence jusqu'à la portée des esprits les moins abstraits en termes clairs, précis, substantiels ; à se traduire, à se monnayer, pour ainsi dire, eux-mêmes de la langue vulgaire ; associer à cet enseignement élémentaire, successif et varié, le récit des principaux faits nationaux ou européens, le procès-verbal complet de la journée dans l'univers entier ; faire pénétrer ainsi la clarté générale par toutes les portes, par toutes les fenêtres, par toutes les fissures des toits du peuple, et faire participer ces masses d'hommes, dans leur proportion et sans frais, à l'activité de la vie religieuse, philosophique, scientifique, littéraire et politique, comme elles participent à la vie physique par des alimens moins chers, mais aussi nourrissans ; voilà cette pensée ! Je n'ai pas le temps de vous la développer ici, mais qu'il vous suffise de savoir que, pour la réaliser, il ne faudrait qu'un million par an. Oui, il suffirait qu'un million de citoyens bien intentionnés souscrivissent à ce subsidé des masses pour un franc par an seulement, pour une de ces petites pièces de monnaie qui glissent entre les doigts sans qu'on les retienne, ou que la distraction jette mille fois par an à la moindre fantaisie du jour ; et cette pensée se réaliserait, et la civilisation descendrait comme le nuage sur les lieux inférieurs, pour verser partout sa pluie ou sa rosée. Quelle révolution morale n'opérerait pas en dix ans, sur l'intelligence, sur les idées, sur les mœurs, sur le bien-être des masses, cette infiltration quotidienne et universelle de la lumière dans leurs ténèbres, de la pensée dans leur assoupissement !

A. DE LAMARTINE.

#### BULLETIN.

*Réclamations en faveur de M. Kelly. — Le Morning Courier et l'Inquisition. — Société d'Agriculture. — Instruction populaire.*

Lundi prochain aura lieu la bénédiction de la première pierre de l'Eglise de St. Patrick à Montréal. Mgr. de Montréal dira la messe ce jour-là à l'église paroissiale à 7½ heures. Le sermon aura lieu ensuite, après lequel on se dirigera en procession à l'église St. Patrick pour y procéder à la bénédiction. La cérémonie promet d'être brillante. Nous en rendrons compte mardi.

Nous sommes heureux d'avoir à constater que les imputations dirigées contre M. Kelly, dans une correspondance du plus mauvais style et du plus mauvais goût, aient enfin été réfutées victorieusement par qui de droit. La calomnie, surtout quand elle s'attaque à des personnes respectables, est toujours odieuse ; mais quand elle se présente habillée de barbarismes et de grossières injures, alors elle devient dégoûtante et se réfute d'elle-même aux yeux des gens d'esprit et des honnêtes gens. Que la honte de celle-ci retombe sur ses auteurs ; c'est une vengeance assez grande. Mais nous nous réjouissons du témoignage public d'estime et de considération que des per-

bonnes éminentes ont cru devoir donner à M. le grand-vicaire Kelly par leurs éclatantes réclamations ; non pas qu'il en fût besoin, nous venons de le dire mais pour ne laisser aucun lieu au doute, pour ôter tout prétexte à la malveillance. Nous espérons que des scandales de ce genre, heureusement très rares dans ce pays de la charité et de la politesse, ne se renouvelleront pas à l'avenir, et qu'avant d'ajouter foi aux accusations dirigées contre des prêtres respectables, on attendra que les preuves soient venues. Mais les calomnieurs sont toujours des lâches, et rarement ils osent se montrer pour soutenir ou défendre leurs perfides paroles et justifier leurs injures.

Nous avons lu dans le *Morning Courier* un long manifeste contre le pape et l'inquisition, à propos des juifs. Vous ne vous attendiez pas sans doute à trouver là l'inquisition ; à la voir dans toute sa belle horreur, de nos jours, en l'an de grâce 1843. C'est que vous ne connaissez pas le *Courrier*, qui en découvre bien d'autres, et qui connaît l'inquisition comme M. de Voltaire, comme tous les impies qui ne la connaissent pas, qui prennent les hallucinations de leur cerveau pour de bonnes vérités, et qui les publient dans le délire de leur haine comme autant de faits palpables et authentiques. Ce pauvre *Courrier*, ignorant et fanatique avant tout, fait certes plus pitié que peur ; et si son pitoyable manifeste n'accusait pas une folie ou une niaiserie décidément incurable, nous pourrions entreprendre de lui enseigner ce que c'est que l'inquisition, et lui prouver qu'il la connaît beaucoup moins que la théologie de Confucius qu'il ne connaît pas du tout, je gage. Mais à blanchir un nègre on perd son tems et son savon. Après tout, les déclamations et l'ignorance du *Courrier* sur ce sujet ne nous surprennent nullement : l'inquisition est de toutes les questions historiques la plus universellement ignorée, la plus singulièrement défigurée. Nous avons rencontré mille fois dans notre vie des gens qui avaient sur cette matière les idées les plus fausses, les plus ridicules qu'il fût possible d'imaginer ; des gens qui de la meilleure foi du monde se fâchaient tout rouges contre St. Dominique et l'inquisition, qu'ils confondaient dans une seule et même individualité ; des gens qui ne connaissaient pas autrement l'Espagne que parce que là des moines y faisaient métier de torturer et de brûler d'honnêtes chrétiens, pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande édification des fidèles ; qui faisaient des tirades à perte de vue sur l'intolérance et le fanatisme des prêtres et des religieux ; qui épouvantaient leurs auditeurs les plus intrépides par de poétiques descriptions des autodafés, des tortures, des sacrifices humains dont ce pays donnait chaque jour le spectacle à un peuple de cannibales. L'enfer du Dante n'avait pas de scène comparable à ces atrocités et à ces horreurs. Oui, voilà ce que nous avons entendu des milliers de fois de la bouche de gens du monde, de gens honnêtes souvent et de bonne foi. Ils avaient appris leur inquisition dans Voltaire et Diderot, comme d'autres apprennent la religion dans Voiney et Dupuis. Il ne manquait qu'une toute petite chose, un rien à l'érudition de ces bonnes gens : c'est qu'un seul mot de ce qu'ils débitaient avec tant d'assurance pût être dit de l'inquisition, c'est qu'un seul de ces faits pût être vrai. Il ne suffisait pas d'étudier les scènes de l'inquisition dans le tableau d'un peintre tout célèbre qu'il fût, il eût fallu s'assurer au moins que le peintre n'était pas un poète et qu'il y avait autre chose qu'une riche imagination dans son magnifique tableau.

Combien de fois ne leur avons nous pas demandé où ils avaient puisé leurs renseignements, quels noms ils donnaient en garantie de leurs accusations, quels témoins ils avaient en faveur de ces faits épouvantables dans leur barbarie et dans leur multiplicité ! Alors dans leur incomparable naïveté ils nous demandaient à leur tour quels gens nous étions pour ne pas y croire ; de quel désert lointain nous sortions pour demander qu'on nous prouvât l'existence du soleil ? La réplique était pittoresque, mais en histoire une épigramme n'est pas plus une preuve qu'un calembourg n'est un axiome, et avant d'attacher une accusation de barbarie et de stupide férocité au nom d'un peuple et d'un corps religieux, du moins faut-il savoir ce que l'on dit et pouvoir en donner raison. Or, jamais, pensons nous, nous n'avons pu trouver parmi ces déclamateurs un seul individu qui pût nous dire ce que c'était que l'inquisition, quels en étaient les élémens, l'organisation, les procédés, les causes et les résultats. En effet, si une seule de ces pauvres dupes des méchancetés et des calomnies de misérables impies eût jeté les yeux seulement sur les *Soirées de St. Petersbourg*, sur les lettres du comte de Maistre sur l'inquisition ; l'erreur et la mauvaise foi eussent été flagran-

tes ; et chacun des esprits forts eût rougi beaucoup d'avoir été si ignorant, d'avoir combattu avec tant de fureur des chimères, des fantômes qui n'avaient jamais eu, qui ne pouvaient jamais avoir de réalité. Cependant l'ouvrage dont nous parlons est connu ; cela n'empêche pas de crier à l'intolérance, au fanatisme, à l'inquisition, et on criera cela jusqu'à la fin du monde. Il y a des fous incurables et des erreurs aussi vieilles que le monde. Sans donc entrer dans l'historique de cette institution pleine de sagesse et de profonde raison, sans entrer dans les détails de son organisation et de ses actes, qu'il nous suffise de dire aujourd'hui que jamais, que dans aucun tems, que dans aucune circonstance, ni l'Eglise, ni aucun de ces ministres, moine, dominicain ou autre, n'a ni condamné au supplice, par l'inquisition, encore moins torturé et brûlé qui ce fût, juif, hérétique, sorcier ou autre accusé de ce tribunal. Les fonctions de juges dont les sentences entraînaient une peine corporelle, comme celles d'exécuteurs de ces sentences, ont toujours été confiées exclusivement à des laïcs. Il y a plus, c'est que le souverain pontife a résisté longtems, très longtems aux instances des souverains de l'Espagne, avant de les autoriser à ériger dans leur royaume un semblable tribunal : et ce ne fût qu'après qu'il fut bien démontré que la prospérité et la paix du pays y étaient essentiellement intéressées, qu'il céda à l'importunité de la demande. Il y a plus encore, c'est que l'Espagne doit à l'inquisition d'avoir été, seule de tous les pays catholiques, préservée de ces troubles et de ces guerres civiles et religieuses qui ont désolé toute l'Europe, d'avoir conservé jusqu'à ces derniers tems des institutions politiques fortes et durables, un esprit national profond et énergique. Pour quiconque sait un peu l'histoire de l'Espagne, cela ne supporte pas contestation ; et pour quiconque sait apprécier des résultats de ce genre, il n'est pas besoin d'autre apologie à une institution calomniée avec tant d'ignorance et de mauvaise foi. Mais pourquoi dire ces choses là au *Courrier* ? Où le *Courrier* aurait-il pu apprendre ce que nous disons ? Ce n'est pas son métier d'apprendre quelque chose, de secouer des préjugés, d'avoir de la droiture et de la bonne foi dans de semblables questions. Son métier et son habitude est de calomnier naïvement le catholicisme, qu'il n'est pas en état de comprendre ; c'est de réchauffer les platitudes des derniers siècles ; c'est d'insulter ce qu'il ne peut atteindre ; c'est de vivre dans le 19<sup>me</sup> siècle, et de penser et parler comme les vieux hérétiques et les impies ignorans réfutés il y a deux cents ans : c'est de ne rien apprendre et de ne savoir rien oublier. Aussi ferions nous le pari qu'il va être grandement ébahi de nous voir audacieux à ce point que de prétendre justifier l'inquisition. C'est qu'il ne sait pas le *Courrier* que tout ce que les hérétiques et les incrédules ont attaqué est pour cela justifiable ; que ce siècle a vu réhabiliter les hommes et les choses que l'impiété du siècle dernier avait essayé de flétrir ; qu'il est aujourd'hui aussi vieux et aussi ridicule de faire l'esprit fort et le philosophe que de se dire l'admirateur de M. Arouet de Voltaire. Il ne sait pas cela le *Courrier* ; il ignore bien d'autres choses encore ; il ne soupçonne même pas sa nullité, et il croit pouvoir insulter le pape : voilà pourquoi lui on le siffle au lieu de se fâcher de ses inepties ; car on pardonne tout aux esprits de cette trempe là.

Nous voyons avec une grande satisfaction que les sociétés d'agriculture se propagent dans nos campagnes, et promettent une amélioration prochaine dans le système d'exploitation suivi jusqu'à présent. Depuis longtems des hommes éminens par leur science, leur expérience et leur dévouement à la prospérité du pays ont publié des écrits sur l'agriculture, ont démontré jusqu'à l'évidence les ressources et les richesses qui étaient sous la main de nos cultivateurs, s'ils voulaient se soumettre aux conseils qu'ils leur donnaient, adopter les méthodes consacrées par un succès constant, par des résultats que tout le monde pouvait constater. Mais ici comme pour toutes les innovations, la défiance, l'apathie, la routine, le défaut d'ambition, firent tour à tour obstacle au dévouement généreux de ces vrais amis du pays. Aujourd'hui que l'enseignement de l'agriculture promet de devenir populaire, que les théories des économistes ont vaincu les défiances et les préjugés, et que des essais pratiqués sous les yeux de tous ont achevé de détruire toutes les objections et tous les obstacles, il y a tout lieu de croire que le pays va prendre un aspect nouveau. Rien de plus immédiatement utile pour le bien général que l'amélioration de l'agriculture. Sous le rapport de la richesse, point de source plus constante et plus vraie : elle fera une concurrence désira-

ble à l'industrie qui est et qui sera encore longtems étrangère, ou plutôt elle donnera la vie, une valeur réelle et durable à une industrie indigène et contenue dans de justes bornes; elle livrera au commerce des produits qui pourront contrabalancer ces importations ruineuses, depuis tant d'années que nous ne pouvons plus pratiquer l'échange; elle utilisera cette surabondance de bras qui vont loin de leur pays se mettre au service de cultivateurs plus intelligens et plus ambitieux que les nôtres; elle donnera du prix aux bestiaux, source principale de sa richesse, et tombés aujourd'hui à un prix si bas qu'ils paraissent à l'habitant une charge et un embarras plutôt qu'un bien réel. Puis elle dirigera les idées et les goûts vers des travaux et des spéculations toujours sûrs et profitables, en les détournant de ces spéculations hasardeuses, et dont les succès si rares, mais quelquefois si prodigieux, séduisent l'ambition. Elle diminuera le luxe provenant du commerce étranger, ce luxe qui ne se paie et ne s'entretient qu'avec de l'argent, ce luxe qui augmente constamment dans la même proportion que les produits des champs diminuent, et qui semble être devenu l'emblème moqueur de la ruine et de la pauvreté; et en même tems elle augmentera la prospérité matérielle, le bien-être véritable, en détruisant tous les besoins factices pour ne laisser à la place que des besoins et des goûts modestes. Elle donnera à l'esprit des occupations utiles et agréables, par le moyen des lectures, des discussions, des essais et des expériences, dont les séances des Sociétés seront l'occasion. Et l'on voit à l'instant les avantages de tout genre résultant de là pour le développement des idées et des intelligences, pour la morale, pour les rapports sociaux, pour l'union plus étroite des cœurs et des sentimens, conséquemment pour le bien général de la société. Nous savons que le clergé lui-même se prépare à favoriser l'établissement des Sociétés d'agriculture: il y a là en effet un bien à faire; pourrait-il y être étranger? Nous attendons beaucoup de l'avenir: que tous les hommes de cœur se donnent la main, cet avenir est à nous.

Nous donnons plus haut un extrait d'un écrit de M. de Lamartine sur l'éducation du peuple, que nous n'approuvons pas de tout point, mais qui contient d'excellentes réflexions sur l'abandon où sont laissées les intelligences dans la classe pauvre. Malgré la multiplicité des écoles, même en France, il est évident qu'il reste encore beaucoup à faire pour tirer tout le parti possible de tant d'hommes à qui les ressources manquent pour aller au-delà de l'instruction primaire reçue dans l'enfance. Nous ne savons si le plan du célèbre député comblerait toutes les lacunes et satisferait à tous les besoins; mais il est sûr qu'il est spécieux, et que pour l'éducation du citoyen proprement dit la réalisation nous en paraît désirable. C'est en effet par la presse aujourd'hui, et par la presse périodique, que toutes les idées, toutes les notions bonnes et mauvaises se répandent dans la société. Ce qui eut paru une chimère ou un grand ridicule il y a quelques années, un plan semblable est devenu de nos jours une chose possible, raisonnable, utile, presque nécessaire et commune. Eclairer, instruire le peuple, le peuple que l'on flatte tant et que l'on instruit si peu, c'est le but que poursuivent bien des philanthropes. Que l'on trouve le moyen de lui donner cette éducation secondaire facilement, sans frais pour lui et sans danger; que l'on fasse entrer dans les enseignemens qu'on lui destine la religion comme base et sanction de toute morale et de tout succès véritable: on aura fait certainement une œuvre incomparable. Le projet en question aura-t-il ces conditions? Nous ne savons, et nous n'en parlons ici que pour signaler les efforts que font des hommes éclairés pour améliorer la condition intellectuelle du peuple; que pour attirer, par comparaison, l'attention de ceux qui chez nous sont à la tête de la société, sur les besoins bien plus grands qui sont au milieu de nous. S'il était possible de rendre ainsi l'instruction populaire, constante, universelle, que de ressources, que de gloire, que de bonheur n'en résulterait-il pas? Mais, hélas! à tous les essais de ce genre qui ont été tentés, on a vu l'erreur, l'impunité et les passions exploiter à leur profit les esprits sans défiance; en écartant l'enseignement religieux ou en ne lui donnant dans cette œuvre qu'une place secondaire et sans influence, on a mis beaucoup de préjugés et peu de vérités dans les esprits; on a fait des hommes enflés d'eux-mêmes, des pédans et des demi-philosophes; tous au fond des êtres inutiles et malheureux. Nous aimons mieux encore l'ignorance avec des vertus chrétiennes, elles ne nuisent pas du moins au bonheur des individus ni au repos de la société. Il nous semble donc qu'on devrait s'occuper avec un peu plus de zèle de l'éducation du peuple; de la lui

donner bonne, vraie, constante; de sacrifier à cet intérêt capital une foule d'autres intérêts, d'autres soins beaucoup moins sérieux. Que les hommes, haut placés par leurs lumières, par leur influence, par leur fortune descendent plus souvent des régions de la politique, afin de voir autour d'eux, à leurs pieds une foule ignorante, abandonnée, et qu'on semble croire déshéritée des droits que donne l'intelligence ou la richesse. Donnez l'instruction à cette foule, l'instruction première seulement, et vous en verrez surgir une lumière, une puissance qui vous étonneront, et vous aurez élevés jusqu'à vous ceux vers lesquels vous croyez ne devoir ou ne pouvoir descendre. Quand donc aurons-nous partout des écoles, quand pourrons-nous répandre jusqu'au fond des campagnes les enseignemens populaires, les connaissances primaires dont nos villes peuvent jouir dès à présent déjà? Y a-t-il rien de plus glorieux à entreprendre, de plus utile et de plus pressant à réaliser?

## NOUVELLES RELIGIEUSES:

CANADA.

—On écrit au *Canadien* :

Dimanche dernier, à l'issue de la grand'messe, le temps étant au beau, l'on voyait s'avancer gravement (dans la paroisse de Beauport), mais d'une gravité joyeuse, huit personnes du sexe habillées en blanc, portant de très-belles bannières; par derrière elles une troupe de petites filles dont le vêtement annonçait l'innocence et la blancheur de leur âme. Venait ensuite une grande bannière suivie d'une troupe de petits garçons tenant à la main de jolis étendards de diverses couleurs. Après eux paraissaient 90 miliciens sous les armes marchant sur deux lignes à distances égales. Ces vieux militaires d'un jour, sous le commandement de M. Vincent Bélanger, magistrat, faisaient à divers intervalles retentir l'air de leurs décharges très bien exécutées. Le commandant, à cheval, parcourait les rangs et remplissait son devoir comme un brave officier de milice.

Le clergé suivait avec un nombreux chœur de chœurs que la longueur du chemin, plus d'un quart de lieue, loin de ralentir ne faisait qu'animer dans les beaux cantiques qu'ils chantaient à la gloire de Jésus et de Marie. Le clergé était protégé dans sa marche par une vingtaine de paroissiens portant tous des étendards, et qui empêchaient la foule de troubler l'ordre de la procession.

Tous étant rendus à la colonne, le chœur et toutes les autres personnes en exercice étant groupés avec ordre autour du monument, l'on salua la Croix par une décharge de fusils et le chant du *Cruz Ave*; après quoi Monsieur Boucher, Curé de l'Ange-Gardien, fit une instruction très appropriée sur la reconnaissance due au Seigneur, et sur les heureux résultats de la Société de Tempérance dans notre pays et parmi les Sauvages. Quoique le sermon durât près d'une heure, tout le monde trouva le temps court, tant le prédicateur parlait du cœur et avec conviction. Pendant ce temps Monsieur le Curé de la paroisse faisait une collecte qui produisit beaucoup, vu surtout que le peuple s'y attendait peu. L'on renouvela l'engagement de Tempérance, on salua la Croix par une double décharge de fusils et la procession reprit sa marche pour se rendre à l'église où elle arriva à une heure et demie dans le même ordre qu'elle en était partie à 10 heures et demie.

Le tout s'est passé, M. l'Editeur, sans aucun désagrément quelconque, sans aucun scandale; quelle différence avec les années passées où le peuple ne croyait sa joie et son bonheur complets s'il n'y avait quelque désordre! Voilà les heureux résultats des Sociétés de Tempérance.

*Arrivée de Mgr. Power à Sandwich.*—Dimanche 3 septembre, Monsgr. Power, accompagné du grand-vicaire M. McDonald, du Père Chazel et de son secrétaire M. Hay, est arrivé à Sandwich, paroisse de l'Assomption, vers 4 heures de l'après-midi. Sa Grandeur était escortée d'un grand nombre de paroissiens d'Amhersbourg et d'une forte cavalcade de jeunes gens de Sandwich qui étaient allés à la rencontre de Mgr. Power.—Aussitôt après son arrivée, Mgr. donna la bénédiction qui fut suivie d'un sermon qu'il prêcha.

Mgr. Power doit continuer sa visite pastorale jusqu'au lac Supérieur, et ne sera de retour que dans trois semaines ou un mois. Le Père Chazel, nous dit-on, doit accompagner S. G. dans la visite de son nouveau diocèse.

*Ami de la Jeunesse.*

ESPAGNE.

—La couronne de laurier accordée à Séville sera bénite par Mgr. Romer, évêque des Canaries, exilé depuis quelques mois dans cette ville par le gouvernement d'Espartero.—A Madrid, l'évêque de Cordoue, défenseur constant des droits de l'Eglise dans le sénat, est nommé confesseur d'Isabelle.

AMERIQUE.

—M. Huguenin, de Bordeaux, a reçu une lettre du P. Tignac, procureur de la Congrégation de Picpus, datée de Valparaiso, le 28 octobre dernier; on y remarque le passage suivant :

“ Dans mon désir de vous donner des nouvelles intéressantes de nos missions, je ne vois rien de plus agréable à vous annoncer que l'accroissement rapide de la chrétienté de Sandwich. Le P. Maigret vient de nous écrire qu'il compte déjà huit mille néophytes parmi ces insulaires, malgré toutes les persécutions suscitées par les méthodistes. Les ministres protestans avouent que si on laisse une pleine liberté aux indigènes, tout Sandwich sera bientôt catholique.”

Il paraît que sur les côtes de l'Afrique, de même que dans l'Océanie, l'esprit mercantile des missionnaires protestans devient un sujet de troubles et de discordes, si nous en jugeons par le passage suivant, cité par les *Annales de la Propagation de la Foi*, et extrait d'une lettre de Mgr. Barron, vicaire apostolique des Deux-Guinées :

« La colonie de Palmas, m'écrit M. l'abbé Kelly, est dans un état de confusion difficile à dépeindre ; la vie et la propriété de chacun sont en péril. Voici à quelle occasion le désordre a éclaté. Les ministres protestans avaient accaparé presque tout le commerce de la côte, au grand détriment des marchands américains. Cette rivalité devait amener des scènes déplorables. La boutique de la maison presbytérienne a été volée. Il était naturel d'en demander justice au gouverneur de la colonie ; mais au lieu d'invoquer son autorité, le principal ministre a mieux aimé recourir à l'intervention d'un capitaine de navire américain. Celui-ci a fait saisir deux indigènes et les a emmenés à bord de son vaisseau. Aussitôt le roi et ses sujets ont couru aux armes ; ils paraissent décidés à mettre le feu aux établissemens protestans. Pendant tout ce bruit de guerre, nous avons continué de visiter les malades et d'enseigner le catéchisme, sans qu'on nous ait fait la plus légère insulte. Partout nous voyions les Africains affiler leurs coutelas, tandis que le tambour de guerre ne cessait de faire entendre ses sons lugubres. On a vainement essayé de nous rendre suspects aux noirs : la calomnie est retombée sur ses acteurs, et le roi nous témoigne plus d'amitié que jamais. »

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

*Le siège du gouvernement.*—Cette grande question, qui suivant nous est presque-décidée, si elle est laissée au choix de la législature, occupe beaucoup les journaux du Haut-Canada. Chacun la discute à sa manière : les uns avec le sang-froid et le raisonnement qui doivent être l'apanage de la presse libre et qui se respecte, et les autres sur un ton qui annonce le délire. Du nombre de ces derniers se trouve le *Statesman* de Kingston. Voici comment il s'exprime :

« Nous ne donnerions pas un liard pour que Kingston devienne le siège du gouvernement, mais nous disons que le Haut-Canada doit avoir son siège législatif et exécutif. Si l'Angleterre tremble devant un ministère colonial déloyal, il n'en est pas ainsi du Haut-Canada. Si sir Charles Metcalfe désire de l'agitation, il en aura plus qu'il n'en voudra ! Nous lui dirons que le Haut-Canada sera et doit être le siège du gouvernement à tout hazard. »

C'est bien là le langage d'un évergumène, d'un fou échappé des petites maisons. C'est ainsi que se traite le *Morning Courrier* de ce matin.

Le *Chronicle*, cette excellente feuille de Kingston, se déclare comme de raison en faveur du Haut-Canada, mais dans un langage au moins poli et raisonné. Il dit que sur les 42 membres du Haut-Canada, sept seraient en faveur du Bas, c'est-à-dire MM. Durand, Dunn, Hinks, D. McDonald, M'Lean, Thompson, et Williams. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que pas un membre du Bas-Canada voterait contre cette partie du pays sur la question du Siège.

Le *Chronicle* avance que lorsque sir Charles Metcalfe a dit que cette question serait laissée à la législature, il voulait dire que le gouvernement métropolitain ferait attention à cette décision, se réservant le droit d'en décider. Mais dans tous les cas, ajoute-t-il, cette question ne devrait être décidée qu'après une élection générale alors que les candidats seront appelés à se prononcer sur cette question avant d'être élus. *Minerve.*

—Nous apprenons par la communication qu'on nous a donnée d'une lettre de l'Assomption qu'on est en mesure d'y former une société d'agriculture à l'instar de celle déjà établie à Ste. Elizabeth. C'est un exemple que nous aimons à offrir à l'émulation de toutes les autres paroisses du pays, et qui suivi un peu généralement finirait par produire le plus grand bien dans le pays, où l'amélioration du système agricole est un de nos premiers, un de nos plus pressans besoins. C'est en s'organisant ainsi pour toutes les choses publiques que la patrie prendra l'élan pour sortir de l'ornière d'aujourd'hui ; une société d'agriculture finira par amener une société littéraire, une association industrielle, etc. C'est un germe de jeté en terre qui croîtra pour répandre bientôt ses fruits prodigieux par toute la terre qui nous appartient.

*Aurore.*

—L'élection d'un représentant de la ville de Québec, en remplacement de M. David Burnet, démissionnaire, a eu lieu aujourd'hui à midi. M. Chabot, avocat, s'étant rendu à l'invitation qui lui avait été faite par un comité au nom des citoyens, aucun autre candidat ne s'est présenté en opposition à lui, quoique M. Taschereau, le chef de police de cette ville, eût été proposé par M. Lloyd, secondé par M. Motz, à l'assemblée de samedi soir, et eût accepté la candidature ainsi offerte, après que M. Glackemeyer eut annoncé à l'assemblée l'acceptation de M. Chabot. Il a fallu toute la popularité de celui-ci et toute la confiance que ses concitoyens de toute origine ont dans son indépendance de caractère et son intégrité, pour vaincre la défaveur que jetait sur lui sa présentation par le comité de M. Glackemeyer, qui semble s'arroger le droit de tout conduire éternellement à son gré, en vertu de sa nomination comme membre d'un comité pour un objet spécial en 1838.

*Canadien.*

—Le navire à vapeur la *Margaret*, capitaine John Fraser, appartenant à la ligne Cunard, est arrivé à Québec hier matin. Il est parti d'Hallifax mardi dernier à 5 heures du soir, et a passé une trentaine de vaisseaux remon-

tant la rivière, où il a rencontré beaucoup de brune. La *Margaret* vient prendre la place de l'*Unicorn* qui est attendu demain de Picou avec la malle d'Angleterre du 4, et qui doit subir ici des réparations. *Idem.*

—On lit dans le *Kingston Chronicle* du 13 :

« Dans presque tous les *townships* de ce district, de grands feux ont ravagé les bois et les champs de chaume, détruisant en plusieurs endroits des clôtures, des meules de foin et même des maisons d'habitation.

« Lorsque le vent souffle du nord-ouest, la ville est enveloppée de fumée provenant de ces feux. Nous sommes encore sans pluie, et à moins qu'il ne vienne bientôt de fortes ondées, les conséquences seront très-sérieuses. »

*Rivière du Saull, à la Puce.*—Cette charmante rivière est à environ un mille au nord-est de l'église du Château-Richer. Un sentier pratiqué au pied de l'écore sud-ouest qui est prodigieusement haute et presque perpendiculaire, vous conduit, après quelques minutes de marche, à deux chûtes pittoresques dont l'une est au-dessus de l'autre. La première, qui tombe perpendiculairement, forme un immense bassin. Tout auprès se trouve un pilier en caillou qui servait d'appui à la dalle de l'ancien moulin banal des Seigneurs de Beaufré. C'est un monument qui atteste l'esprit d'entreprise de nos ancêtres, et qui résistera encore longtemps aux ravages du temps. Cette rivière, par la beauté de ses sites, la limpidité de ses eaux, l'ombrage de ses bords verdoyants, les sinuosités de son cours offre des plaisirs et des jouissances sans nombre à l'amateur de la belle nature, qui sera amplement dédommagé s'il a eu soin de se munir d'une ligne et d'un hameçon. La nature ne pouvait donc réunir plus de beautés champêtres dans un cadre aussi petit. Si au retour on se trouve épuisé par la fatigue de la marche, on pourra se restaurer chez M. Cloutier, junior, qui a ouvert sur les lieux une maison confortable à l'usage des visiteurs. *Idem.*

ANGLETERRE.

—On lit dans les journaux anglais :

« Il y a quelques jours, les agens de police de la ville d'York ont fait une découverte importante dans une maison garnie, tenue par un individu nommé Mitchell. Il s'y est trouvé une masse énorme de manuscrits à l'aide desquels une classe nombreuse de mendiants et de voleurs anglais exerçait depuis plusieurs années sa coupable industrie. Ces manuscrits se partagent en trois classes. La première comprend un assortiment complet de signatures véritables des principaux membres de la noblesse et du clergé de la Grande-Bretagne, enlevées des lettres ou des pétitions au bas desquelles elles avaient été apposées, collées dans un certain ordre sur de grandes feuilles de carton, pour servir de modèle aux faussaires chargés de les imiter. On a peine à comprendre comment tant de signatures ont pu être réunies.

« La seconde classe se compose de modèles de pétitions, à l'usage des mendiants qui sollicitent des secours pour cause d'émigration, d'incendie, de naufrage ou d'infirmité.

« La troisième pourrait être appelée en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, *Guide du mendiant*. Les documens qu'elle renferme donnent en effet des renseignemens curieux sur les noms et les habitudes des propriétaires de toutes les maisons de campagne qui bordent les routes principales du Royaume-Uni.

« Grâce à cet itinéraire, les mendiants et les voleurs connaissent d'avance les lieux qu'ils doivent éviter et ceux dans lesquels ils sont presque certains de réussir. Ils savent que telle personne ne refuse jamais une aumône, que telle autre est généreuse à l'heure du déjeuner, telle autre impitoyable si on vient la déranger pendant son dîner. Outre ces précieux documens, on a trouvé une grande quantité de lettres dans lesquelles de jeunes mendiants rendent compte à leurs parens des bons ou des mauvais résultats de leur voyage. »

—En déroulant dans la Thébaidé, en 1838, une momie dont l'âge remontait, dit-on, à 3000 ans, on y a trouvé plusieurs épis de blé. Une portion de ce blé enseveli si longtemps est parvenue au comte d'Haddington, qui en a fait semer quatre grains, l'année dernière, dans son jardin à Tynninghame. Le produit est maintenant de près de cent tiges, d'environ six pieds de haut, et les épis contiennent chacun de quarante-cinq à cinquante-cinq grains. Les épis ont des barbes qui ressemblent assez à celles de l'orge, et les feuilles sur les tiges sont longues et ont presque un pouce de largeur. *Canadien.*

IRLANDE.

—Les orangistes, n'ayant pu entraîner le ministère à des mesures violentes pour supprimer l'agitation du rappel de l'Union, en prennent leur parti et se rangent eux-mêmes sous les bannières du rappel. Le *Northren Whig*, journal opposé au rappel, annonce que les orangistes de Ballymena ont brisé leurs tambours et détruit leur bannière, en proclamant leurs déterminations de joindre les rangs des *repealers*. Le *Whig* sait, dit-il, que les mêmes sentimens existent en d'autres parties du nord de l'Irlande. *Idem.*

FRANCE.

*Evasions des prisonniers de la Force.*—La *Gazette des Tribunaux* du 8 août donne à ce sujet les détails suivans :

« Depuis une semaine environ, le chauffeur des bains Sainte-Catherine, dont la façade et le jardin prennent issue sur la rue Culture, mais dont les bâtimens sont presque contigus avec ceux de la Force, entendait chaque nuit le retentissement sourd et régulier d'un travail souterrain. Sachant que des travaux de vidange s'étaient opérés dans la prison, il pensa que ce bruit provenait de quelque infiltration, et il ne fit part à personne de son observation. Ce matin, vers six heures, ce chauffeur était occupé dans la pièce du premier étage où est situé l'appareil d'ébullition, lorsqu'il entendit un grand

bruit causé par la chute du calorifère d'un cabinet du rez-de-chaussée. Il descendit en toute hâte, entra dans le cabinet, et demeura d'abord immobile de surprise en se trouvant face à face avec un individu de haute taille qui venait de s'élançer d'un souterrain creusé sous le parquet et aboutissant à l'endroit même où se trouvait le calorifère. « Tais-toi ! ou tu es mort, dit d'une voix menaçante cet individu que l'arrivée du chauffeur ne paraissait pas surprendre. Nous sommes de malheureux prisonniers de la Force, ajouta-t-il, nous ne voulons faire de mal à personne ; mais il faut que nous nous évadions. Ainsi donc, silence ! »

Tandis que cet individu parlait ainsi, d'autres surgissaient un à un par la même voie, et déjà plus de dix se trouvaient dans le cabinet, lorsque le chauffeur, prenant la fuite et tirant la porte derrière lui, se précipita dans le jardin en criant : Au secours ! au voleur ! »

Mais la porte n'opposant qu'une faible résistance, en moins d'une minute elle fut brisée, et les prisonniers, qui étaient alors au nombre de quinze, se ruèrent dans la rue Culture-Sainte-Catherine, renversant le portier qui tentait de s'opposer à leur passage, et cherchant à gagner la rue Saint-Antoine, avant que l'éveil eût pu être donné aux sapeurs-pompiers de la garde municipale.

Une fois hors de l'établissement, ils se croyaient sauvés ; mais ils se trouvèrent bientôt en présence de plusieurs habitants du quartier, déjà réunis aux premiers cris d'alarme, et bien décidés à s'opposer à la fuite de ces redoutables captifs, bien qu'ils les vissent armés de couteaux, de poisons, et qu'à leur attitude on pût reconnaître qu'ils ne reculeraient pas devant le meurtre pour consommer leur projet.

Le premier qui se jeta devant les prisonniers fut M. Pons, propriétaire, dont la maison fait face à la grille des bains. S'élançant sur celui qui paraissait le chef de bande et marchait en tête, il le saisit à bras-le-corps et le renversa. Mais bientôt des voisins accourus pour prêter main-forte à M. Pons, virent que ses vêtements étaient ensanglantés, et l'on reconnut qu'il avait reçu au côté gauche de la poitrine un coup de couteau pénétrant profondément. Tandis qu'un chirurgien était appelé en toute hâte pour donner à M. Pons les premiers secours, on reconduisit le prisonnier à la Force. Ce misérable, loin de manifester le moindre regret, semblait au contraire faire parade de son nouveau crime : « Un de plus ou moins, disait-il, je ne devais pas moins aller à la barrière Saint-Jacques. »

En même temps que M. Pons s'était emparé de ce prisonnier, d'autres citoyens faisaient preuve du même dévouement et du même courage. M. Morel, marchand, rue du val-Sainte-Catherine, accouru aux premiers cris se précipitait sur un prisonnier d'une force herculéenne, et qui venait de renverser un garde municipal. M. Morel engageant avec cet homme une lutte désespérée, avait pu le renverser sous lui, mais malgré ses efforts il allait être frappé d'un coup de couteau, quand des voisins, accourus à temps, purent se rendre maîtres de l'assassin. Sur d'autres points, plusieurs autres citoyens, dont nous regrettons de ne pouvoir citer les noms, ont été blessés en prêtant leur généreux concours aux agens de la force publique.

Avertis, dès le premier moment, de cet événement qui pouvait avoir de si déplorables conséquences, M. le préfet de police s'était rendu sur les lieux où arrivèrent bientôt les magistrats du parquet.

Un procès verbal a été dressé, et, après la constatation matérielle des faits opérés tant dans les bâtiments de la force que dans l'établissement des bains, on reçut les déclarations des détenus, qui ont fait connaître le complot et son exécution dans tous leurs détails.

Le complot avait été organisé de longue main parmi les détenus. La plupart sous le coup des accusations les plus graves, de vol, de meurtre, d'assassinat, et tous enfermés dans la partie de la prison appelée la *Fosse aux Lions*. Etant parvenus à détourner une conduite d'eau, ils avaient rempli la fosse d'aïssances, et avaient nécessité une vidange sur laquelle ils comptaient pour mettre leur projet à exécution. La fosse étant vide, on avait laissé la partie supérieure entr'ouverte avant d'y sceller la pierre.

C'est par cette ouverture que les détenus se seraient introduits pour percer le mur de communication d'un des cabanons. Ils auraient ensuite ouvert un souterrain sous le chemin de ronde, et seraient ainsi parvenus jusqu'à la maison des bains. Mais au lieu d'aboutir dans le jardin, le souterrain vint prendre issue, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans un cabinet dont le calorifère fut renversé quand le parquet se souleva sous les efforts des fugitifs.

Onze prisonniers sur les quinze évadés ont pu être arrêtés.

### MÉLANCES D'UN PHILANTROPE.

De tous les commensaux de madame de La Chanterie, celui vers qui Godefroid se sentait le plus entraîné, mais qui paraissait devoir exciter le plus de sympathies chez les gens de toute classe, était le bon, le gai, le simple monsieur Alain. Par quelles voies la Providence avait-elle amené cet être si candide dans ce monastère sans clôture, dont les religieux agissaient sous l'empire d'une règle observée, au milieu de Paris, en toute liberté, comme s'ils eussent en le supérieur le plus sévère ? Quel drame, quel événement lui avait fait quitter son chemin dans le monde, pour prendre ce sentier si pénible à parcourir à travers les malheurs d'une capitale ? Un soir, Godefroid voulut faire une visite à son voisin, dans l'intention de satisfaire une curiosité, plus éveillée par l'impossibilité de toute catastrophe dans cette existence, qu'elle ne l'eût été par l'attente du récit de quelque terrible épisode dans la vie d'un corsaire.

Au mot, Entrez ! donné comme réponse à deux coups frappés discrètement, Godefroid tourna la clef qui restait toujours dans la serrure, et trouva monsieur Alain assis au coin de son feu, lisant, avant de se coucher, un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à la lueur de deux bougies coiffées chacune d'un de ces garde-vue verts, mobiles, dont se servent les joueurs de whist. Le bonhomme était en pantalon à pieds, dans sa robe de chambre de molleton grisâtre, et tenait ses pieds à la hauteur du feu, sur un coussin fait, ainsi que ses pantoufles, par madame de La Chanterie, en tapisserie au petit point. Cette belle tête du vieillard, sans autre accompagnement qu'une couronne de cheveux blancs semblable à celle d'un vieux moine, se détachait en clair sur le fond brun de la tapisserie de l'immense fauteuil. Monsieur Alain posa doucement sur la petite table à colonnes torses son livre usé aux quatre coins, et montra de l'autre main son autre fauteuil au jeune homme, en ôtant les lunettes qui lui piquaient le bout du nez.

— Souffrez-vous, pour sortir de chez vous à cette heure ? lui demanda-t-il.

— Cher monsieur Alain, répondit franchement Godefroid, je suis tourmenté par une curiosité qu'un seul mot de vous fera très-innocente ou très-indiscrète, et c'est assez vous dire en quel esprit je vous adresserai ma question.

— Oh ! oh ! quelle est-elle ? fit-il en regardant le jeune homme.

— Quel est le fait qui vous a conduit à mener la vie que vous menez ici ? Car, pour embrasser la doctrine d'un pareil renoncement à tout intérêt, on doit être dégoûté du monde, y avoir été blessé, on y avoir blessé les autres.

— Eh quoi ! mon enfant, répondit le vieillard en laissant errer sur ses larges lèvres un de ces sourires qui rendaient sa bouche vermeille une des plus affectueuses de ce génie des peintres ait pu rêver, ne peut-on se sentir ému d'une pitié profonde au spectacle des misères que Paris enferme dans ses murs ? Saint Vincent de Paul a-t-il eu besoin de l'aiguillon du remords ou de la vanité blessée pour se vouer aux enfants abandonnés ?

— Ceci me ferme d'autant plus la bouche, que si jamais une âme a ressemblé à celle de ce héros chrétien, c'est assurément la vôtre, répondit Godefroid.

Malgré la dureté que l'âge avait imprimée à la peau de son visage presque jauni et ridé, le vieillard rougit excessivement, car il semblait avoir provoqué cet éloge, auquel sa modestie bien connue permettait de croire qu'il n'avait pas songé. Godefroid savait bien que les commensaux de madame de La Chanterie étaient sans aucun goût pour cet encens. Néanmoins, l'excessive simplicité du bonhomme Alain fut plus embarrassée de ce scrupule, qu'une jeune fille aurait pu l'être d'avoir conçu quelque pensée mauvaise.

— Si je suis encore bien loin de lui au moral, reprit monsieur Alain, je suis bien sûr de lui ressembler au physique...

Godefroid voulut parler ; mais il en fut empêché par un geste du vieillard, dont le nez avait en effet l'apparence tuberculeuse de celui du saint, et dont la figure, semblable à celle d'un vieux vigneron, était le vrai dupl'cata de la grosse figure du saint fondateur des Enfants-Trouvés.

— Quant à moi, vous avez raison, dit-il en continuant ; ma vocation pour notre œuvre fut déterminée par un sentiment de repentir, à cause d'une aventure....

— Vous, une aventure ! s'écria doucement Godefroid à qui ce mot fit oublier ce qu'il voulait répondre d'abord au vieillard.

— Oh ! mon Dieu, ce que je vais vous raconter vous paraîtra sans doute une bagatelle, une niaiserie ; mais au tribunal de la conscience, il en fut autrement. Si vous persistez dans votre désir de participer à nos œuvres ; après m'avoir écouté, vous comprendrez que les sentiments sont en raison de la force des âmes, et que le fait qui ne tourmente pas un esprit fort peut très-bien troubler la conscience d'un faible chrétien.

Après cette espèce de préface, on ne saurait exprimer à quel degré de curiosité le néophyte arriva. Quel était le crime de ce bonhomme, que madame de La Chanterie appelait son *agnéau pascal* ? C'était aussi intéressant qu'un livre intitulé : *les Crimes d'un mouton*. Les moutons sont peut-être féroces envers les herbes et les fleurs ? A entendre un des plus doux républicains de ce temps-ci, le meilleur des êtres serait encore cruel envers quelque chose. Mais le bonhomme Alain ! lui qui ressemble à l'oncle Tobie de Sterne, n'écrasait pas une mouche après avoir été piqué vingt fois par elle ! cette belle âme avoir été torturée par un repentir.

Cette réflexion représente le point d'orgue que fit le vieillard après ces mots : Ecoutez-moi ! et pendant lequel il avançait son coussin sous les pieds de Godefroid pour le partager avec lui.

— J'avais alors un peu plus de trente ans, dit-il, nous étions en 98, autant qu'il m'en souvient, une époque où les jeunes gens devaient avoir l'expérience des gens de soixante ans. Un matin, un peu avant l'heure de mon déjeuner, à neuf heures, ma vieille femme de ménage m'annonça un des quelques amis que j'avais conservés au milieu des orages de la Révolution. Aussi mon premier mot fut-il une invitation à déjeuner. Mon ami, nommé Mongenod, garçon de vingt-huit ans, accepte, mais d'un air gêné ; je ne l'avais pas vu depuis 1793. Quand Mongenod s'assied, je m'aperçois que ses souliers sont horriblement usés. Ses bas mouchetés avaient été si souvent blanchis, que j'eus de la peine à reconnaître qu'ils étaient en soie. Sa culotte en casimir de couleur abricot, sans aucune fraîcheur, annonçait un long usage, encore attesté par des changements de couleur à des places dangereuses, et les boucles, au lieu d'être en acier, me parurent être en fer commun ; celles des souliers étaient de même métal. Son gilet blanc à fleurs, devenu jaune à force d'être porté, comme sa chemise dont le jabot dormant était fripé,

trahissait une horrible mais décente misère. Enfin l'aspect de la houppelande (on nommait aussi une redingote ornée d'un seul collet en façon de manteau à la Crispin) acheva de me convaincre que mon ami était tombé dans le malheur. Cette houppelande en drap couleur noisette, excessivement rapée, admirablement bien broyée, avec un col gras de pommade ou de poudre, et les boutons en métal blanc devenu rouge. Enfin, toute cette friperie était si honteuse que je n'osais plus y jeter les yeux. Le claqué, une espèce de demi-cercle en sentre qu'on gardait alors sous le bras au lieu de le mettre sur la tête, avait dû voir plusieurs gouvernements. Néanmoins, mon ami venait sans doute de dépenser quelques sous pour sa coiffure chez un barbier, car il était rasé. Ses cheveux, ramassés par derrière, attachés par un peigne et poudrés avec luxe, sentaient la pommade. Je vis bien deux chaînes parallèles sur le devant de sa culotte, deux chaînes en acier terni, mais aucune grosseur de montre dans les goussets. Nous étions en hiver, et Mongenod n'avait point de manteau, car quelques larges gouttes de neige fondue et tombées des toits, le long desquels il avait dû marcher, j'aspaiant le collet de sa houppelande. Lorsqu'il ôta de ses mains ses gants en poil de lapin, et que je vis sa main droite, j'y reconnus les traces d'un travail quelconque, mais d'un travail pénible. Or son père, avocat au grand conseil, lui avait laissé quelque fortune, cinq à six mille livres de rente. Je compris aussitôt que Mongenod venait me faire un emprunt. J'avais dans une cachette deux cents louis en or, une somme énorme pour ce temps-là, car elle valait je ne sais plus combien de mille francs en assignats. Mongenod et moi, nous avions étudié dans le même collège, celui des Grassins, et nous nous étions retrouvés chez le même procureur, un honnête homme, le bon homme Bordin. Quand on a passé sa jeunesse et fait les folies de son adolescence avec un camarade, il existe entre nous et lui des sympathies presque sacrées; sa voix, ses regards nous ramènent au cœur de certaines cordes qui ne vibrent que sous l'effort des souvenirs. Même quand on a eu des motifs de plainte contre un tel camarade, tous les droits de l'amitié ne sont pas prescrits. Mais il n'y avait pas eu la moindre brouille entre nous. A la mort de son père, en 1787, Mongenod s'était trouvé plus riche que moi. Quoique je ne lui eusse jamais rien emprunté, parfois je lui avais dû de ces plaisirs que la rigueur paternelle m'interdisait. Sans lui je n'aurais pas vu la première représentation du *Mariage de Figaro*. Mongenod fut alors ce qu'on appelait un charmant cavalier, il avait des galanteries; je lui reprochais sa facilité à se lier et sa trop grande obligeance. Sa bourse s'ouvrait facilement, il vivait à la grande; il vous aurait servi de témoin après vous avoir vu deux fois....

—Mon Dieu! vous me remettez là dans les sentiers de ma jeunesse! s'écria le bonhomme Alain en jetant à Godefroid un gai sourire et faisant une pause.

—Mongenod, doué d'un cœur excellent et homme de courage, un peu voltairien, fut disposé à faire le gentilhomme, reprit monsieur Alain. Son éducation aux Grassins, où se trouvaient des nobles, et ses relations lui avaient donné les mœurs polies des gens de condition, que l'on appelait alors des aristocrates. Vous pouvez maintenant imaginer combien fut grande ma surprise en apercevant chez Mongenod les symptômes de misère qui dégradèrent pour moi le jeune, l'élégant Mongenod de 1787, quand mes yeux quittèrent son visage pour examiner ses vêtements. Néanmoins, comme à cette époque de misère publique quelques gens rusés prenaient des dehors misérables, et comme il y avait pour d'autres des raisons suffisantes de se déguiser, j'attendis une explication, mais en la sollicitant. — Dans quel équipage te voilà, mon cher Mongenod! lui dis-je en acceptant une prise de tabac qu'il m'offrit dans une tabatière de similor. — Bien triste, répondit-il. Il ne me reste qu'un ami..., et cet ami c'est toi. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter d'en arriver là, mais je viens te demander cent louis. La somme est forte, dit-il, on me voyant étonné; mais si tu ne m'en donnais que cinquante, je serais hors d'état de te les rendre jamais; tandis que si j'échoue dans ce que j'entreprends, il me restera cinquante louis pour tenter fortune en d'autres voies; et je ne sais pas encore ce que le désespoir m'inspirera! — Tu n'as rien! fis-je. — J'ai, reprit-il en réprimant une larme, cinq sous de reste sur ma dernière monnaie. Pour me présenter chez toi, j'ai fait cirer mes souliers, et je suis entré chez un coiffeur. J'ai ce que je porte. Mais, reprit-il, en faisant un geste, je dois mille écus en assignats à mon hôtesse, et notre gargonier m'a refusé crédit hier. Je suis donc sans aucune ressource! — Et que comptes-tu faire? dit-je en m'immiscant déjà dans son intérêt. — M'engager comme soldat, si tu me refuses... — Toi, soldat! Toi, Mongenod! — Je me ferai tuer, ou je deviendrai le général Mongenod. — Eh bien, lui dis-je tout ému, déjeune en toute tranquillité, j'ai cent louis... Là, je crus nécessaire de faire un petit monsonge de prêteur. — C'est tout ce que je possède au monde, lui dis-je, j'attendais le moment où les fonds publics arriveraient au plus bas prix possible pour placer cet argent; mais je le mettrai dans tes mains; et tu me considéreras comme ton associé, laissant à la conscience le soin de me rendre le tout en tems et lieu. La conscience d'un honnête homme, lui dis-je, est le meilleur grand-livre. Mongenod me regardait fixement en m'écoutant, et paraissait s'incruster mes paroles au cœur. Il avança sa main droite, j'y mis ma main gauche, et nous nous serrâmes nos mains, moi très-attendri, lui sans retenir cette fois deux grosses larmes qui coulèrent sur ses joues déjà flétries. La vue de ces deux larmes me navra le cœur. Je fus encore plus touché quand, oubliant tout dans ce moment, Mongenod tira pour s'essuyer un mauvais mouchoir des Indes tout déchiré. — Reste là! lui dis-je en me sauvant pour aller à ma cachette le cœur

ému comme si j'avais entendu une femme m'avouant qu'elle m'aimait. Je revins avec deux rouleaux de chacun cinquante louis. — Tiens, compte-les. Il ne voulut pas les compter, et regarda tout autour de lui pour trouver une écriture, afin de me faire, dit-il, une reconnaissance. Je me refusai nettement à prendre aucun papier. — Si je mourais, lui dis-je, mes héritiers te tourmenteraient. Ceci doit rester entre nous. En me trouvant si bon ami, Mongenod quitta le masque chagrin et crispé par l'inquiétude qu'il avait en entrant, il devint gai. Ma femme de ménage nous servit des huîtres, du vin blanc, une omelette, des rognons à la brochette, un reste de pâté de Chartres que ma vieille mère m'avait envoyé, puis un petit dessert, le café, les liqueurs des îles. Mongenod, à jeun depuis deux jours, se restaura. En parlant de notre vie avant la révolution, nous restâmes attablés jusqu'à trois heures après midi, comme les meilleurs amis du monde. Mongenod me raconta comment il avait perdu sa fortune. D'abord, la réduction des rentes sur l'Hôtel-de-Ville lui avait enlevé les deux tiers de ses revenus, car son père avait placé sur la Ville la plus forte partie de ses capitaux; puis, après avoir vendu sa maison rue de Savoie, il avait été forcé d'en recevoir le prix en assignats; il s'était alors mis en tête de faire un journal, *la Sentinelle*, qui l'avait obligé de fuir après six mois d'existence. En ce moment il fondait tout son espoir sur la réussite d'un opéra comique intitulé: *les Péruviens*. Cette dernière confiance me fit trembler. Mongenod devenu auteur, ayant mangé son argent dans *la Sentinelle*, et vivant sans doute au Théâtre, en relation avec les chanteurs de Feydeau, avec des musiciens et ce monde bizarre qui se cache derrière le rideau de la scène, ne me sembla plus mon même Mongenod. J'eus un léger frisson. Mais le moyen de reprendre mes cent louis? Je voyais chaque rouleau dans chaque poche de la culotte comme deux canons de pistolet. Mongenod partit. Quand je me trouvai seul, sans le spectacle de cette âpre et cruelle misère, je me mis à réfléchir malgré moi, je me dégrisai: "Mongenod, pensai-je, s'est sans doute dépravé profondément, il m'a joué quelque scène de comédie! Sa gaieté quand il m'avait vu lui donnant débonnairement une somme si énorme me parut alors la joie des valets de théâtre attrapant quelque Géronte. Je finis par où j'aurais dû commencer: je me promis de prendre quelques renseignements sur mon ami Mongenod, qui m'avait écrit son adressé au dos d'une carte à jouer. Je ne voulus point l'aller voir le lendemain par une espèce de délicatesse: il aurait pu voir de la défiance dans ma promptitude. Deux jours après, quelques pré-occupations me prirent tout entier, et ce ne fut qu'au bout de quinze jours que, ne voyant plus Mongenod, je vins un matin de la Croix-Rouge, où je demeurais alors, rue des Moines, où il demeurait. Mongenod logeait dans une maison garnie du dernier ordre, mais dont la maîtresse était une fort honnête femme, la veuve d'un fermier-général mort sur l'échafaud, et qui, complètement ruinée, commençait avec quelques louis le chanceux métier de locataire principal. Elle a eu depuis sept maisons dans le quartier Saint-Roch et a fait fortune. — Le citoyen Mongenod n'y est pas; mais il y a du monde, me dit cette dame. Le dernier mot excita ma curiosité. Je monte au cinquième étage, une charmante personne vient m'ouvrir, oh! mais une jeune personne de la plus grande beauté, qui, d'un air assez soupçonneux, resta sur le seuil de la porte entrebaillée. — Je suis Alain, l'ami de Mongenod, dis-je. Aussitôt la porte s'ouvre, et j'entre dans un affreux galetas où cette jeune personne maintenait néanmoins une grande propreté. Elle m'avance une chaise devant une cheminée pleine de cendres, sans feu, et dans un coin de laquelle j'aperçois un vulgaire réchaud en terre. On gelait. — Je suis bien heureux, monsieur, me dit-elle en me prenant les mains et en me les serrant avec affection, d'avoir pu vous témoigner ma reconnaissance, car vous êtes notre sauveur. Sans vous, peut-être n'aurais-je jamais revu Mongenod... Il se serait... quoi?... jeté à la rivière. Il était au désespoir quand il est parti pour vous aller voir... En examinant cette jeune personne, je fus assez étonné de lui voir sur la tête un foulard, et sous le foulard, derrière la tête et le long des tempes, une ombre noire: mais à force de regarder, je découvris qu'elle avait la tête rasée. — Êtes-vous malade? dis-je en regardant cette singularité. Elle jeta un coup d'œil dans la mauve glace d'un trumeau crasseux, se mit à rougir, puis des larmes lui vinrent aux yeux. — Oui, monsieur, reprit-elle vivement. J'avais d'horribles douleurs de tête j'ai été forcée de faire raser mes beaux cheveux qui me tombaient aux talons. — Est-ce à madame Mongenod que j'ai l'honneur de parler? dis-je. — Oui, monsieur, me répondit-elle en me lançant un regard vraiment touchant. Je la saluai, je descendis dans l'intention de faire causer l'hôtesse, mais elle était sortie. Il me semblait que cette jeune femme avait dû vendre ses cheveux pour avoir du pain. J'allai de ce pas chez un marchand de bois, et j'envoyai une demi-voix de bois en priant le charretier et les scieurs de donner à la petite femme une facture acquittée au nom du citoyen Mongenod.

— Là finit la période de ce que j'ai longtemps appelé ma bêtise, fit le bonhomme Alain en joignant les mains et les levant un peu par un mouvement de repentance. Deux jours après, je rencontrai l'une de ces personnes qui ne sont ni amies ni indifférentes et avec lesquelles nous avons des relations de loin en loin, ce qu'on nomme enfin une connaissance, un monsieur Barilaud, qui par hasard, à propos des *Péruviens*, se dit ami de l'auteur: — Tu connais le citoyen Mongenod? lui dis-je. Dans ce temps-là nous étions encore obligés de nous tutoyer. — Je voudrais bien ne pas l'avoir connu, car il m'a plusieurs fois emprunté de l'argent et me témoigne assez d'amitié pour ne pas me le rendre. C'est un drôle de garçon; un bon enfant, mais des illusions!... oh! une imagination de feu. Je lui rends justice: il ne veut pas tromper; mais comme il se trompe lui-même sur toute chose, il arrive



à se conduire en homme de mauvaise foi.—Mais que te doit-il?—Bah! quel-que cent écus... C'est un panier percé. Personne ne sait où passe son argent, car il ne le sait peut-être pas lui-même.—A-t-il des ressources?—Eh! oui, me dit Barillaud en riant. Dans ce moment, il parle d'acheter des terres chez les Sauvages, aux Etats-Unis. J'emportai cette goutte de vinaigre que la médisance m'avait jetée au cœur et qui fit aigrir toutes mes dispositions. J'allai voir mon ancien patron, qui me servait de conseil. Dès que je lui eus confié le secret de mon prêt à Mongenod et la manière dont j'avais agi:—Comment! s'écria-t-il c'est un de mes clercs qui se conduit ainsi? Mais il fallait remettre au lendemain et venir me voir. Vous auriez appris que j'ai consigné Mongenod à ma porte. Il m'a déjà, depuis un an, emprunté plus de cent écus en argent, une somme énorme! Et trois jours avant d'aller déjeuner avec vous, il m'a rencontré dans la rue et m'a dépeint sa misère avec des mots si navrans que je lui ai donné deux louis!—Si je suis la dupe d'un habile comédien, c'est tant pis pour lui, non pour moi! Mais que faire?—Au moins faut-il obtenir de lui quelque titre, car un débiteur, quelque mauvais qu'il soit peut devenir bon, et alors on est payé. Là-dessus Bordin tira d'un carton de son secrétaire une chemise sur laquelle je vis écrit le nom de Mongenod, il me montra trois reconnaissances de cent louis chacune:—La première fois qu'il viendra, je lui ferai joindre les intérêts, les deux louis que je lui ai donnés et ce qu'il me demandera; puis du tout il souscrira une acceptation, en reconnaissant que les intérêts courent depuis le jour du prêt. Au moins serai-je en règle et aurai-je un moyen d'arriver au paiement.—Eh bien, dis-je à Bordin, ne pourriez-vous me mettre en règle comme vous le serez? Car vous êtes un honnête homme, et ce que vous faites est bien.—Je reste ainsi maître du terrain, me répondit l'ex-procureur. Quand on se comporte comme vous l'avez fait, on est à la merci d'un homme qui peut se moquer de vous. Moi! je ne veux pas qu'on se moque de moi! Se moquer d'un ancien procureur au Châtelet?... tarare! Tout homme à qui vous prêtez une somme comme vous avez étourdiment prêté la vôtre à Mongenod finit au bout d'un certain temps par la croire à soi. Ce n'est plus votre argent, mais son argent, et vous devenez son créancier, un homme incommode. Un débiteur cherche alors à se débarrasser de vous en s'arrangeant avec sa conscience; et, sur cent hommes, il y en a soixante-quinze qui tâchent de ne plus vous rencontrer durant le reste de leurs jours...—Vous ne reconnaissez donc que vingt-cinq pour cent d'honnêtes gens?—Aï-je dit cela? reprit-il en souriant avec malice. C'est beaucoup. Quinze jours après, je reçus une lettre par laquelle Bordin me pria de passer chez lui pour retirer mon titre. J'y allai.—J'ai tâché de vous rattraper cinquante louis, me dit-il. (Je lui avais confié ma conversation avec Mongenod.) Mais les oiseaux sont envolés. Dites adieu à vos jaunets! Vos serins de Canarie ont regagné les climats chauds. Nous avons affaire à un aigre-fin. Ne m'a-t-il pas soutenu que sa femme et son beau-père étaient partis aux Etats Unis avec soixante de vos louis pour y acheter des terres, et qu'il comptait les y rejoindre, soi-disant pour faire fortune afin de revenir payer ses dettes, dont l'état, parfaitement en règle, m'a été confié par lui, car il m'a prié de savoir ce que deviendraient ses créanciers. Voici cet état circonstancié, me dit Bordin en me montrant une chemise sur laquelle il lut le total: Dix-sept mille francs en argent, dit-il, une somme avec laquelle on aurait une maison valant mille écus de rentes! Et après avoir remis le dossier, il me rendit une lettre de change d'une somme équivalant à cent louis en or, exprimée en assignats, avec une lettre par laquelle Mongenod reconnaissait avoir reçu cent louis en or, et m'en devoir les intérêts.—Me voilà donc en règle, dis-je à Bordin.—Il ne vous niera pas la dette, me répondit mon ancien patron; mais où il n'y a rien, le roi, c'est-à-dire le Directoire perd ses droits. Je sortis sur ce mot. Croyant avoir été volé par un moyen qui échappe à la loi, je retirai mon estime à Mongenod et me résignai philosophiquement. Si je m'appesantis sur ces détails si vulgaires et en apparence si légers, ce n'est pas sans raison: je cherche à vous expliquer comment je fus conduit à agir comme agissent la plupart des hommes, au hasard et au mépris des règles que les Sauvages observent dans les moindres choses. Bien des gens se justifieraient en s'appuyant sur un homme grave comme Bordin; mais aujourd'hui, je me trouve inexécutable. Dès qu'il s'agit de condamner un de nos semblables en lui refusant à jamais notre estime, on ne peut s'en rapporter qu'à soi-même, et encore!... Devons-nous faire de notre cœur un tribunal où nous citons notre prochain? Où est la loi, quelle est la mesure? Ce qui chez nous est faiblesse, ne sera-t-il pas force chez le voisin? Autant d'être autant de circonstances différentes pour chaque fait, car il n'est pas deux accidens semblables dans l'humanité. La Société seule a sur ses membres le droit de répression; car celui de punition, je le lui conteste: réprimer, lui suffit, et comporte d'ailleurs assez de cruautés. En écoutant les propos en l'air d'un Parisien, et en admirant la sagesse de mon ancien patron, je condamnai donc Mongenod. On annonça les Péruviens. Je m'attendis à recevoir un billet de Mongenod pour la première représentation, je m'établissais une sorte de supériorité sur lui. Mon ami me semblait, à raison de son emprunt, une sorte de vassal qui me devait une foule de choses, outre les intérêts de mon argent. Non-seulement Mongenod ne m'envoya point de billet, mais je le vis venir de loin dans le passage obscur pratiqué sous le théâtre Feydeau, bien mis, élégant presque; il feignit de ne pas m'avoir aperçu; puis, quand il m'eut dépassé, lorsque je voulus courir à lui, mon débiteur s'était évadé par un passage transversal. Cette circonstance m'irrita vivement. Mon irritation, loin d'être passagère, s'accrut avec le temps. Voici comment. Quelques jours après cette rencontre, j'écrivis à Mongenod à peu près en ces termes:

« Mon ami, vous ne devez pas me croire indifférent à tout ce qui peut vous arriver d'heureux ou de malheureux. Les Péruviens vous donnent-ils de la satisfaction? Vous m'avez oublié, c'était votre droit, pour la première représentation où je vous aurais tant applaudi. Quoi qu'il en soit, je souhaite que vous y trouviez un Pérou, car j'ai trouvé l'emploi de mes fonds, et compte sur vous à l'échéance. Votre ami, Alain.»

Suite et fin au prochain numéro.

## AVIS.

LE SOUSSIGNÉ, désirant terminer tout ce dont il est convenu avec ses amis concernant la vente des IMMEUBLES et MOBILIERS mentionnés en la liste qu'il leur a présentée ci-devant, se propose de régler le tout dans le cours de FEVRIER prochain, n'ayant pas pu, selon ses désirs, le faire avant ce temps, ayant été depuis très-encouragé dans la poursuite de ces procédés, il a le plaisir d'annoncer au public et à ses amis que; pour sa satisfaction et la leur propre, il aura l'honneur de leur mettre devant les yeux au temps spécifié, et dont Notice leur sera donné quinze jours d'avance, tous les documents et renseignements relatifs à cette souscription, laquelle, en conséquence, le mettra en droit de prendre tous les NUMEROS NON PRIS EN CE TENPS-LA et qu'il s'oblige de prendre s'ils ne sont pas achetés alors.

J. BTE. CADIEUX.

## PROSPÉCTUS.

A tous les MM. les curés du diocèse de Québec.

Le Soussigné se propose de publier un petit pamphlet, ayant pour titre REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE; il contiendra un grand nombre de traits intéressants, relatifs à la Tempérance, dont la plupart sont des faits arrivés sous nos yeux.

Ce pamphlet sera rédigé par un des membres du clergé; il contiendra de 100 à 120 pages, format in-dix-huit, et se vendra au prix modique de quinze sous.

Le Soussigné ose espérer que MM. les curés de campagne engageront leurs paroissiens à y souscrire. Et s'ils daignent se charger de l'agence pour cet ouvrage, ils sont respectueusement priés de faire parvenir, avant le 18 septembre prochain, la demande du nombre d'exemplaires qu'il leur faudra: car l'impression sera commencée à cette époque, et il ne sera plus possible au Soussigné de recevoir de nouvelles demandes. Aussitôt que l'impression sera terminée, il en sera donné avis, par la voie des journaux. Toutes lettres doivent être franches de port, et seront adressées au Soussigné, bureau du Canadien, Basse-ville de Québec. STANISLAS DRAPEAU.

Voici les noms de quelques membres du clergé, qui ont bien voulu m'honorer de leurs souscriptions;—

M. le CURE de QUEBEC.  
M. le CURE de St. ROCH.  
M. J. AUCLAIR, Ptre.  
M. H. ROUTIER, Ptre.  
M. J. B. OLSCAMPS, Ptre.

## A VENDRE A CE BUREAU

PETIT ABREGE DE GEOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfans l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

EN VENTE A CE BUREAU,

LE  
PETIT MANUEL  
DE

L'ARCHICONSERVATEUR

du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE,

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME EDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7½d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, Ptre. DE L'ÉVÊCHÉ  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.